

32 ◆ CULTURE

**PHOTOGRAPHIE** A Pontault-Combault, l'artiste catalane présente plusieurs séries d'œuvres troublantes qui posent un voile subtil sur le réel.

## Anna Malagrida, à toutes feintes utiles



A Paris, Rue bleue, de la série *Escaparates (Vitrines)*, en hommage à Eugène Atget. ANNA MALAGRIDA

### ANNA MALAGRIDA

Centre photographique d'Île-de-France, 107, avenue de la République, Pontault-Combault (77). Jusqu'au 13 mars. Rens.: 0170 05 49 80. Aussi un catalogue édité par la Fundación Mapfre.

**R**emarquée à Madrid, en 2002, lors de la cinquième édition de PhotoEspaña, Anna Malagrida est une photographe qui ne s'oublie pas. Cette Catalane, née à Barcelone en 1970 et vivant à Paris depuis 2004, développe un travail d'une rare subtilité. Il y est question de documenter le réel et de s'en éloigner simultanément. Une affaire de perception, où la photographie a presque un rôle diplomatique, donnant à ressentir et, d'une certaine façon, à espérer, au-delà du cadre même, plongeant le spectateur dans un état hypnotique.

**Béton.** Ce partage est à l'épreuve au Centre photographique de Pontault-Combault, dont l'amplitude rudimentaire permet un accrochage aéré. Sont ici présentés des extraits de plusieurs séries, et deux vidéos, qui montrent comment Anna Malagrida s'inscrit dans un espace-temps universel. Parfois teinté d'intimité, mais sans aucune gêne, le but n'étant pas de heurter, mais plutôt d'ouvrir le regard, voire

de le prolonger. Ainsi de ces *Interiores (Intérieurs)*, déjà vus à Madrid et qui restent exemplaires de son style.

A Paris, tout près de la gare Montparnasse, à la tombée de la nuit, elle s'empare de l'immeuble de Jean Dubuisson, architecte ardent des années 60, et le démultiplie en une surface imaginaire, comme le storyboard d'un film. S'y distinguent des éclats de vie, silhouettes minuscules ravies au hasard et qui semblent soudain les hôtes de curieux coquillages en béton. Précision de Malagrida (1) : « La photographie est une empreinte de la réalité, mais personne ne fixe le degré de véra-

cité de la réalité photographiée. Les photos où apparaissent des personnages sont celles qui peuvent susciter une fiction, mais ce n'est pas moi qui la raconte. Cette situation nous invite également à notre condition de voyeurs, à l'espace privé qui est visible depuis l'espace public. » D'un éblouissement, Anna Malagrida compose une suite photographique intitulée *Vistas veladas (Vues voilées)*. La scène se passe à Amman (Jordanie), dans une chambre d'un hôtel étoilé. Par la fenêtre, la ville se découvre à l'horizon... Chaque jour, sécurité oblige, son équipement est soumis aux rayons X. Lors d'un contrôle,

une pellicule est voilée. Accident du hasard, qu'elle traduit aussitôt en voilant elle-même les photographies déjà prises dans plusieurs hôtels de la capitale, sur les collines. Et voilà Amman noyé de lumière, irradié, tel un champ magnétique impossible à fixer. Et l'on ressent, physiquement, devant chaque image au grand format, cette mer de blancheur, comme si l'on était soi-même au cœur de l'éclipse.

Anna Malagrida ne cherche pas à collecter l'absence. Plus qu'à la disparition, elle s'intéresse à ce qui se dérobe, à ce qui affleure, à la sensation éprouvée en flânant dans une métropole étrangère, où l'on se cogne à une multitude d'inconnus, où tout paraît disproportionné.

A Paris, hommage secret à Eugène Atget, elle photographie les vitrines de magasins recouvertes de blanc d'Espagne, rehaussées de ces auréoles qui signent le geste rapide du peintre, *Escaparates (Vitrines)*. Changement de propriétaire ou de destination, les commerces, provisoirement fermés, sont invisibles aux yeux des passants. Au premier coup d'œil, difficile de savoir où se cache la photographe. Enigme : devant la vitrine ? A l'intérieur du magasin ?

**A l'aise.** Il y a ce vendredi-là, à Pontault-Combault, une classe d'enfants très sages, assis sur des coussins. Et nous sommes tous là, face à la responsable de l'action éducative, incroyablement à l'aise. Alors, dit-elle, elle est où la photographe, devant la vitrine ou dans le magasin ? Une petite voix timide : « Dedans. » Une autre : « Non, dehors. » Et pour prouver qu'Anna Malagrida est bien dehors, nous nous déplaçons devant une autre photographie, prise rue Lakanal, en 2009. Dans le reflet de la vitrine, chacun aperçoit distinctement le panneau de signalisation qui indique, bien sûr à l'envers, la Porte de Sévres et le boulevard périphérique. Un murmure de joie parcourt le groupe. Et résume le sentiment de bien-être à découvrir un travail pensé pour être aisément compris.

BRIGITTE OLLIER

### LE CARREAU DU TEMPS EN VIDÉO

Pour sa troisième exposition à la galerie RX, à Paris (1), Anna Malagrida présente, en plus de la série photographique *Escaparates (Vitrines)*, une vidéo inédite, réalisée l'an passé. *El limpiador de cristales (Le Laveur de carreaux)*, de deux minutes et projeté à l'échelle 1, passe en boucle. Une curiosité tournée dans la galerie même, mais de l'intérieur. « Il y a deux situations, et c'est cette continuité qui m'intéresse, dit Malagrida. L'action médusante du laveur de carreaux, dans son geste ordinaire qui devient pictural, et le déroulement de la vie moderne, en l'occurrence l'avenue Delcassé, dans le calme d'un dimanche matin de novembre. » Choissant parmi les prises, sans montage, l'artiste a gardé celle où l'on aperçoit, par transparence, juste après que le laveur a jeté un seau d'eau, un homme au téléphone. B.O.

(1) Galerie RX, 6, avenue Delcassé, 75008. Jusqu'à dimanche. Rens.: 01 45 63 18 78.

(1) Extrait d'une conversation d'Anna Malagrida avec Isabel Tejada, co-commissaire, avec Nathalie Giraudeau, de l'exposition présentée au CPIF.